

## Fiche

Commençons par rappeler que l'homme est un animal dans la mesure où il appartient au genre animal. Du latin *anima* qui désigne le souffle vital, l'âme, l'animal est avant tout un être qui possède une âme, c'est-à-dire un principe de vie en lui. L'animal se définit en effet comme un être automoteur, doué de sensibilité. De ce point de vue, on peut considérer l'homme comme un animal à part entière. Néanmoins, l'homme possède une faculté spécifique qui lui donne sa place si singulière dans le genre animal : la raison. C'est ainsi qu'Aristote définissait l'homme comme un animal qui possède la raison.

### I. Une opposition classique

- Aristote concevait l'homme comme un animal **supérieur**, qui bien que parfois plus faible que d'autres espèces d'un point de vue physique, leur était supérieur d'un point de vue mental et technique (la **technique** étant l'autre grande manifestation, pratique cette fois, de la supériorité véritablement humaine de l'homme sur les autres espèces animales). Aristote écrivait ainsi dans *Les Parties des animaux* :

« Ce qui est rationnel, plutôt, c'est de dire qu'il a des mains parce qu'il est le plus intelligent. Car la main est un outil ; or la nature attribue toujours, comme le ferait un homme sage, chaque organe à qui est capable de s'en servir. Ce qui convient, en effet, c'est de donner des flûtes au flûtiste, plutôt que d'apprendre à jouer à qui possède des flûtes. C'est toujours le plus petit que la nature ajoute au plus grand et au plus puissant, et non pas le plus précieux et le plus grand au plus petit. Si donc cette façon de faire est préférable, si la nature réalise parmi les possibles celui qui est le meilleur, ce n'est pas parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des êtres, mais c'est parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains. En effet, l'être le plus intelligent est celui qui est capable de bien utiliser le plus grand nombre d'outils : or, la main semble bien être non pas un outil, mais plusieurs. Car elle est pour ainsi dire un outil qui tient lieu des autres. C'est donc à l'être capable d'acquérir le plus grand nombre de techniques que la nature a donné l'outil de loin le plus utile, la main. Aussi, ceux qui disent que l'homme n'est pas bien constitué et qu'il est le moins bien partagé des animaux (parce que, dit-on, il est sans chaussures, il est nu et il n'a pas d'armes pour combattre) sont dans l'erreur. Car les autres animaux n'ont chacun qu'un seul moyen de défense et il ne leur est pas possible de le changer pour faire n'importe quoi d'autre, et ne doivent jamais déposer l'armure qu'ils ont autour de leur corps ni changer l'arme qu'ils ont reçue en partage. L'homme, au contraire, possède de nombreux moyens de défense, et il lui est toujours loisible d'en changer et même d'avoir l'arme qu'il veut et quand il le veut. Car la main devient griffe, serre, corne, ou lance, ou épée, ou toute autre arme ou outil. Elle peut être tout cela, parce qu'elle est capable de tout saisir et de tout tenir. » (Aristote, *Les Parties des animaux*)

### II. Une remise en question moderne

- Cette idée d'une **identité** générique accompagnée d'une différence spécifique entre l'homme et les autres animaux s'est maintenue jusqu'à l'époque moderne. Néanmoins, à cette époque, de nouvelles conceptions ont progressivement remis en question cette continuité, tandis que d'autres l'ont réaffirmée.

- L'une des conceptions modernes les plus étonnantes est à cet égard la doctrine de Descartes connue sous le nom de doctrine des « **animaux-machines** ». En définissant l'homme comme un seul être de pensée à travers son fameux *cogito ergo sum* ou « **Je pense donc je suis** » (*Discours de la méthode*, 1637), Descartes pose d'emblée l'existence de deux **substances** distinctes : « la substance pensante » et « la substance étendue », la première caractérisant l'**homme** en tant qu'il pense et se pense, et la seconde caractérisant la **matière corporelle**, pure étendue géométrique. Ainsi, les animaux sont, puisqu'ils ne pensent pas pour Descartes, réduits à des sortes d'**automates mécaniques** privés de pensée qui, tels des machines, se contentent d'accomplir leurs fonctions. C'est donc par la pensée et la parole par laquelle elle s'exprime que nous les dépassons comme on peut le lire clairement dans cette lettre de Descartes :

« Pour ce qui est de l'entendement ou de la pensée que Montaigne et quelques autres attribuent aux bêtes, je ne puis être de leur avis. Ce n'est pas que je m'arrête à ce qu'on dit, que les hommes ont un empire absolu sur tous les autres animaux; car j'avoue qu'il y en a de plus forts que nous, et crois qu'il y en peut aussi avoir qui aient des ruses naturelles, capables de tromper les hommes les plus fins. Mais je considère qu'ils ne nous imitent ou surpassent, qu'en celles de nos actions qui ne sont point conduites par notre pensée; car il arrive souvent que nous marchons et que nous mangeons, sans penser en aucune façon à ce que nous faisons, et c'est tellement sans user de notre raison que nous repoussons les choses qui nous nuisent, et parons les coups que l'on nous porte, qu'encore que nous voulussions expressément ne point mettre nos mains devant notre tête, lorsqu'il arrive que nous tombons, nous ne pourrions nous en empêcher. Je crois aussi que nous mangerions, comme les bêtes, sans l'avoir appris, si nous n'avions aucune pensée; et l'on dit que ceux qui marchent en dormant, passent quelquefois des rivières à nage, où ils se noieraient étant éveillés. Pour les mouvements de nos passions bien qu'ils soient accompagnés en nous de pensée, à cause que nous avons la faculté de penser, il est néanmoins très évident qu'ils ne dépendent pas d'elle, parce qu'ils se font souvent malgré nous, et que, par conséquent, ils peuvent être dans les bêtes, et même plus violents qu'ils ne sont dans les hommes, sans qu'on puisse, pour cela, conclure qu'elles aient des pensées. Enfin il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puisse assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des

sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. » (Lettre de Descartes au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646)

• Néanmoins, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de penseurs se sont opposés à cette thèse réduisant les animaux à des sortes de machines bien réglées, et ont cherché à montrer qu'ils étaient avant tout des **êtres sensibles capables de sentiments**. Ainsi, **Rousseau** a montré que la **pitié** était un sentiment naturel, qui émanait de l'homme à l'état de nature, et qui était commun aux autres espèces qui l'éprouvaient également. Rousseau écrit ainsi dans *Émile ou De l'éducation* (livre IV) : « En effet, comment nous laissons-nous émouvoir à la pitié, si ce n'est en nous transportant hors de nous et nous identifiant avec l'animal souffrant, en quittant, pour ainsi dire, notre être pour prendre le sien ? Nous ne souffrons qu'autant que nous jugeons qu'il souffre ; ce n'est pas dans nous, c'est dans lui que nous souffrons. Ainsi nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui. » La **pitié** est donc un pont qui relie l'homme aux autres espèces, comme en témoigne cet extrait du second grand discours écrit par Rousseau :

« Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point aperçu et qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour-propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet amour, tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu naturelle, qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant ; un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce ; il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture ; et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. » (Jean-Jacques Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, Première partie)

• L'animal sera donc dans cette perspective d'un rapprochement avec l'homme un être qui servira de **miroir** à l'homme. C'est ainsi que La Fontaine dans ses célèbres *Fables* fera des animaux des êtres qui symbolisent l'homme et ses comportements, pour montrer la véritable **nature de l'homme**. La dédicace des *Fables* en témoigne par ces célèbres vers :

« Je chante les héros dont Ésope est le père,  
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,  
Contient des vérités qui servent de leçons.  
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :  
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;  
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.  
[...] » (La Fontaine, *Fables*, « À Monseigneur Le Dauphin »)


 [Exercice n°1](#)

 [Exercice n°2](#)

 [Exercice n°3](#)

 [Exercice n°4](#)

 [Exercice n°5](#)

 [Exercice n°6](#)